

Du lisible au visible : la naissance du texte, une méthode critique pour penser l'« éthique perceptive » de la culture numérique ?

Marc Jahjah, maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication, Université de Nantes.

C'est un livre peu voire jamais cité par les historiens du livre et des pratiques textuelles ; au mieux est-il mentionné dans des répertoires bibliographiques. À l'étude d'Illich sur l'art de lire d'Hugues de Saint-Victor¹, on préférera des travaux plus universitaires² ou dont le propos est moins ambitieux. Cet oubli est d'autant plus frappant qu'Illich s'inscrit en partie dans un courant (l'histoire des sensibilités) dont la place est aujourd'hui bien établie³. Il n'y a peut-être qu'en Sciences de l'Information et de la Communication où son commentaire d'Hugues de Saint-Victor a inspiré des travaux⁴ qui articulent une perspective historique à l'étude de phénomènes contemporains, envisagés dans leurs dimensions sensibles, matérielles, critiques. L'ambition de cet article est de participer à l'élargissement de la base des lecteurs de ce texte, en interrogeant sa pertinence comme outil de travail. Pour cela, nous mettrons à l'épreuve la « méthode Illich » en l'articulant à d'autres travaux et en la testant aujourd'hui sur deux outils d'écriture : les publicités du Stabilo Boss et un logiciel de lecture sur tablette (Readmill).

Illich et l'Art de lire d'Hugues de Saint-Victor

L'essai est court, mais dense : en 150 pages, Illich dresse le portrait d'une figure intellectuelle (Hugues de Saint-Victor, 1096-1141) du Moyen-Âge central et des conceptions intellectuelles

¹ Ivan Illich, *Du lisible au visible : La Naissance du texte, un commentaire du "Didascalicon" de Hugues de Saint-Victor*, Paris, Cerf, 1991. Ce texte, important, est sans doute à faire dialoguer avec les travaux d'Alain Boureau sur la scolastique et son histoire, qui font aujourd'hui autorité.

² Dominique Poirel, « "Apprends tout" : Saint-Victor et le milieu des Victorins à Paris, 1108-1330 » dans Christian Jacob, *Lieux de savoir, t. 1, Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007 p. 302-322 et « Prudens lector, *Cahiers de recherches médiévales*, 17, 2009, p. 209-226.

³ Voir par exemple les travaux d'Alain Corbin, de Georges Vigarello ou de Piero Camporesi. Sur la constitution de cette histoire, on pourra consulter Thierry Paquot, « Historiens des sens », *Hermès*, 2016, 1, 74. Pour une perspective plus large des études sur les sens : Olivier Sirot, « Le point de bascule sensoriel. Esquisse panoramique d'un langage des sens », *Hermès*, 2016, 1, 74, p. 57-65.

⁴ On trouve souvent chez Souchier une référence à la notion de « texte livresque » d'Illich. Voir Emmanuel Souchier, « Histoires de page et pages d'histoire » dans Anne Zali (dir.), *L'aventure des écritures*, t. 3, *La page*, Paris, Éditions de la BnF, p. 19-55, 1999 ; « Livre numérique ou écrit de réseau ? » dans Anne Zali (dir.), *La Grande aventure du livre. De la tablette d'argile à la tablette numérique*, Paris, BnF/Hatier, p.32-36, 2013.

de son époque, à partir d'une anthropologie matérielle et d'une phénoménologie du texte et de la lecture. Cette archéologie sert un propos : montrer comment, au tournant du XII^e siècle, s'est imposée une manière de lire – scolastique – dont nous sommes héritiers et dont l'hégémonie inquiète Illich. Contrairement à la lecture monastique, pratiquée par Hugues, elle ne permettrait pas la méditation : elle n'inviterait pas au pèlerinage et à la fréquentation continue d'un texte ; elle conduirait à une consommation superficielle, permise par un ensemble de technologies (index, table des matières, etc.) inventées au milieu du XII^e siècle. L'ouvrage d'Hugues de l'abbaye de Saint-Victor (le *Didascalicon*), que commente Illich, est à la charnière de ces deux mondes : composé vers 1121, il permet d'observer la transformation d'un rapport au savoir.

La lecture monastique : une activité rédemptrice

Dans l'esprit d'un moine et d'un théologien comme Hugues, la lecture, guidée par un pédagogue, avait une fonction essentielle : conduire l'étudiant à la sagesse en le mettant au contact de textes rédempteurs, capables de l'écarter du péché originel et de chasser les ténèbres de son œil malade. Hugues, comme les intellectuels⁵ de son époque, hérite en cela d'une conception antique du regard⁶ : les objets rayonnent littéralement. À leur contact, les yeux⁷ peuvent capter et incorporer ce rayonnement : plus la source est jugée lumineuse et plus elle est bénéfique, vertueuse ; c'est pourquoi les Écritures et les textes classiques fournissent la matière principale de l'enseignement. Ainsi, la lecture était une expérience bien différente de la nôtre :

[R]egarder un livre était comparable à l'expérience que l'on peut revivre, de bon matin, dans les églises gothiques qui ont conservé leurs vitraux originaux. Quand le soleil se lève, il fait vibrer les couleurs de ces vitraux qui, avant l'aube, ne semblaient qu'un obscur remplissage des arcs de pierre.⁸

L'architecture des textes répondait à cette conception de l'homme et de son salut : dès le seuil d'entrée (*l'incipit*), le lecteur était arraché des ténèbres grâce aux mots programmatiques de l'œuvre. La page était également conçue comme un dispositif rédempteur : les enluminures, qui

⁵ Voir Jacques Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Points, 2014.

⁶ Gérard Simon, *Le regard, l'être et l'apparence dans l'Optique de l'Antiquité*, Paris, Seuil, 1988 ; Michel Imbert, « Le visible et la vue de l'antiquité au Moyen Âge », dans Jean-Pierre Changeux, *La Lumière : au Siècle des Lumières et aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 90-102.

⁷ Voir Patrice Sicard qui propose une réflexion sur les yeux, la vue et la vision chez Hugues de Saint-Victor dans « Savoirs et sagesse dans une école médiévale : le cas de Saint-Victor de Paris » dans Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI^e siècle*, Paris, BNF/Flammarion, 1996, p. 99-106.

⁸ Illich, *op. cit.*, p. 26-27.

rayonnaient au contact de la bougie, devaient aider le lecteur à s’embraser. Pleine de symboles, la page reproduisait à une échelle humaine le fonctionnement du cosmos : la travailler revenait à intégrer l’ordre de la Création dans une taille manipulable pour un homme. Le lecteur, tel un pèlerin, cheminait dans la forêt des symboles pour y découvrir patiemment sa place.

La lecture monastique : un mode de vie spirituel

L’incorporation de cet ordre passait nécessairement par la mémoire : avant 1150, les technologies grâce auxquelles nous nous repérons aujourd’hui dans un texte n’existaient pas. Le lecteur devait en mémoriser les parties en recourant à des métaphores spatiales : en plaçant les éléments épars de ses lectures dans une architecture mentale (un coffre ou une arche⁹, par exemple), il pouvait les rassembler et suivre un programme spirituel qui le mènerait progressivement à sa propre unification¹⁰. Hugues de Saint-Victor invitait le lecteur à s’exiler et à s’isoler pour entreprendre un pèlerinage dans les pages du livre, comparables à une terre à labourer, dans laquelle il s’enracinait littéralement pour prendre pied. Les yeux, écrit Illich, devaient ramasser les lettres de l’alphabet, comme on ramassait le bois pour faire du feu, et les assembler en syllabes. Ainsi, la lecture était un *mode de vie* spirituel et une *activité corporelle*, qui pouvaient devenir plus personnels (*meditatio*), une fois que l’enseignement technique (la *lectio*) était maîtrisé¹¹, sous la conduite d’un maître et d’une « communauté textuelle »¹².

La lecture scolastique : une activité discontinue

Au XIII^e siècle, ce modèle est peu à peu concurrencé par un autre type de lecture. Vers 1140, la page monastique fait place à la page scolastique : le lecteur feuillette maintenant le livre grâce à un ensemble de technologies nouvelles¹³ (classification alphabétique, index, espaces entre les

⁹ Sur ce modèle, on pourra consulter le livre classique de Mary Carruthers : *The Book of Memory*, Cambridge University Press, 1993.

¹⁰ « mettre en forme ses pensées dispersées et mobiles en tout sens, c’est s’ordonner soi-même et se construire, prendre forme et assise. » (Jean-Louis Chrétien, « Édifier sa maison : de la Bible à Hugues de Saint-Victor » dans *L’Espace intérieur*, Paris, Minuit, p. 196).

¹¹ « La méditation est en effet la récompense de celui qui s’est d’abord formé docilement sous un maître et qui, devenu autonome à son tour, peut mobiliser à sa guise les enseignements qu’il a d’abord engrangés par la *lectio*, pour les croiser au gré de son inspiration et les faire ainsi fructifier » (Poirel, *op. cit.*, 2009, § 10).

¹² Stock Brian, *The Implications of Literacy. Written Language and Models of Interpretation in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Princeton, Princeton University Press, 1983.

¹³ Sur toute cette période, voir : Armando Petrucci, *Writers and Readers in Medieval Italy : Studies in the History of Written Culture*, New Haven, Yale University Press, 1995 ; Mary A. Rouse, Richard H. Rouse, « La naissance des index » dans Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l’édition française, t.1, Le Livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Fayard/Cercle de la Librairie, 1989, p. 95-108 ; Jean

mots, etc.). Ce n'est plus une terre à labourer, mais un espace à survoler, pour identifier rapidement un passage dont on se souvient ou que l'on convoite ; la perspective est surtout utilitaire. Illich y voit un changement crucial dans le rapport des hommes avec leurs textes :

Ils ne considèrent plus le livre comme une vigne, un jardin ou le cadre d'un aventureux pèlerinage. Le livre, pour eux, connote bien davantage le trésor, la mine, le silo ; c'est un texte que l'on peut scruter. [...] C'est toujours un manuscrit, non un ouvrage imprimé, mais c'est déjà techniquement un objet substantiellement différent. Le cours de la narration a été découpé en paragraphes, dont la somme totale fait désormais le livre nouveau.¹⁴

Dès lors, le texte se déracine du livre¹⁵ : il peut maintenant être découpé, cité, être inclus dans des anthologies, des florilèges ; il circule plus largement et indépendamment de sa source d'origine¹⁶ ; il gagne en autonomie. Selon Illich, cette révolution scribale crée un objet inédit (le « texte livresque ») que les techniques d'imprimerie reproduiront à une large échelle.

Les étudiants peuvent désormais repérer une information ponctuelle sans avoir à lire sa source *in extenso*, notamment grâce au chapitrage et à la numérotation logique des séquences textuelles, indexées dans une table des matières, qui ponctuent, découpent et rythment la lecture. Ainsi, « [d] u “lisible” au “visible”, c'est justement ce long passage de la lecture d'une page comme voyage à la saisie d'une page standardisée comme information. »¹⁷

Vezin, « La fabrication du manuscrit » dans Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *op. cit.*, p. 21-51 ; Olga Weijers, « Les instruments de travail au Moyen Âge, quelques remarques » dans Jean-François Gilmont et Alexandre Vanautgaerden (dir.), *Les instruments de travail à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 17-37.

¹⁴ Ivan Illich, *op. cit.*, 1991, p. 116.

¹⁵ Cette distinction est interrogée par Christian Jacob dans une introduction importante sur la culture textuelle : « Dans quelle mesure, jusqu'à quel point le texte peut-il être dissocié de son support et se voir doter d'une autonomie intellectuelle ? Dans quels cas ce support garde-t-il une valeur intrinsèque, reposant par exemple sur un lien indissoluble et exclusif avec le texte qu'il renferme ? Dans quelles conditions la valeur ou l'autorité des textes conduisent-elles à les reproduire sur des supports multiples ? Où passe la frontière entre l'autorité du livre et celle du texte ? Dans chaque culture, et à chaque époque, les réponses apportées à ces questions conditionnent la circulation des textes, leur transmission, leurs modalités d'appropriation par des communautés de lecteurs. » Voir Christian Jacob, « La carte des mondes lettrés », dans Luce Giard et Christian Jacob (dir.), *Des Alexandries*, t. 1, *Du livre au texte*, Paris, Éditions de la BnF, p. 11-40, 2001.

¹⁶ Un tel processus n'est cependant pas nouveau dans l'histoire des textes et des pratiques textuelles. On le retrouve dans les commentaires à lemmes de l'antiquité grecque qui consistaient à commenter un texte sur un autre support et à le relier par des indications en tête de ces commentaires. Voir : Herwig Maehler, « L'évolution matérielle de l'hypomnema jusqu'à la basse époque » dans Marie-Odile Goulet-Cazé (dir.), *Le Commentaire : entre tradition et innovation*, Paris, Librairie philosophique, Paris, Vrin, p. 101-119, 2000 ; Kathleen McNamee, *Annotations in Greek and Latin texts from Egypt*, Durham (Caroline du Nord), American Society of Papyrologists, 2007 ; Adolfo Tura, « Essai sur les marginalia en tant que pratique et documents » dans Daniel Jacquart et Danielle Burnett (dir.), *Scientia in Margine. Etudes sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Âge à la Renaissance*, Genève, Droz, p. 261-380, 2005.

¹⁷ Thierry Paquot, *Introduction à Ivan Illich*, Paris, La Découverte, 2012.

Mais ce que nous gagnons en rapidité, ne le perdons-nous pas en spiritualité ? Selon Illich, en effet, ce passage constitue un tournant capital dans notre histoire occidentale : il marque l'entrée dans une forme d'instrumentalisation des savoirs qui nous éloigne de l'effort, de la confrontation à soi par la lecture patiente, méditative et longue des sources textuelles. La lecture perd peu à peu sa fonction thérapeutique pour devenir une activité technique. Le livre n'est plus la trace vivante d'une parole auctoriale : c'est un catalogue de concepts qui sert à construire un raisonnement ; il ne favorise plus l'incorporation d'un ordre cosmique rendu visible par une narration graphique dans le texte. Ainsi, « [a] près la mort de Hugues, le son des signes de la page s'évanouit, et la page devient un écran pour l'ordre voulu par l'esprit. »¹⁸

La méthode Illich : une étude de l'éthique perceptive

La « méthode Illich » consiste ainsi à articuler des objets (le livre, le texte), des gestes (lire, écrire), des sens (toucher, regarder) et des conceptions (la lumière, la mémoire) pour rendre compte des forces qui les travaillent. À la différence des historiens de la sensibilité et des représentations, Illich en tire des conséquences politiques, qui l'amènent à prendre position contre une *certaine*¹⁹ informatique, qui serait le point culminant de l'« âge des systèmes ».

Cette démarche, Illich la nommerait « éthique perceptive »²⁰ : elle consiste à interroger la manière dont un outil, un milieu, une époque (in) forment nos sens et médiatisent notre lecture du monde. Plus précisément, il s'agit de situer le moment à partir duquel une transformation s'est amorcée qui a favorisé tel type d'accès et rejeté tel autre. En effet, ce n'est pas la lecture scolastique qu'Illich dénonce, mais son hégémonie. Car il existe d'autres manières de regarder une page, qui ne passent pas nécessairement par son exploitation. Le commentaire d'Illich de l'œuvre d'Hugues de Saint-Victor peut être lu comme un plaidoyer pour un accès diversifié.

¹⁸ Illich, *op. cit.*, 1991, p. 120.

¹⁹ Dans « l'alphabétisme informatique et le rêve cybernétique » (*La Perte des sens*, Fayard, 2004), Illich oppose en effet deux conceptions de l'informatique incarnées par deux personnages : Susan et Frank. La première se montre excessivement hostile et intégriste envers cette science naissante (et la cybernétique), tandis que le second a été changé en « zombie » (sic). C'est pourquoi Illich s'oppose à l'idée d'une interaction entre l'écran et son utilisateur. Pour autant, il « espère que Susan est une amie qui cherche le visage de Frank » (p. 248).

²⁰ Dans son « Hommage à Ellul », Illich parle d'« une humiliation du regard, de l'odorat, du toucher, et pas seulement de l'ouïe », qui l'a amenée à « étudier l'histoire des actes corporels de perception » (« Hommage à Ellul » [1993a] dans *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004, p. 160). C'est pourquoi je propose d'étendre son « éthique du regard » (« effet de la formation personnelle [...] sur notre façon de voir et de regarder » ; dans « Surveiller son regard à l'âge du "show" » [1993 a], *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004, p. 190) à l'ensemble de la perception.

Éthique perceptive de deux objets contemporains

Comment travailler avec Illich ?

Son archéologie est intimidante : cernée par des notes d'une érudition et d'une précision vertigineuses, elle interdit toute tentative d'imitation. Au mieux peut-on faire quelques haltes historiques, à partir de travaux de seconde main, et se servir de ceux d'Illich pour poser des hypothèses et avancer des diagnostics, mesurer des permanences et identifier des ruptures.

Résumons ses positions sur le livre et la lecture, en les articulant à d'autres travaux : à l'« âge des outils » aurait succédé l'« âge des systèmes » au XIII^e siècle, lorsque s'est développé un ensemble de technologies graphiques et intellectuelles (index, table des matières, etc.) qui ont permis d'exploiter le texte, d'en faire une ressource productive plutôt que méditative. Selon Illich, une certaine informatique (industrielle) aurait porté à un autre niveau ce processus : l'œil serait désormais réduit à un organe enregistreur d'images, qui ne retient plus la lumière pour participer de la transformation de l'individu : « L'œil est pris au piège dans une interface avec des icônes de Microsoft Windows, et la formation de l'œil moderne réduit le regard à une forme de scannage. »²¹ On doit en partie cet affaiblissement des forces lumineuses à un processus de métaphorisation : ainsi, au XIII^e siècle, les « lumières de la foi » sont distinguées des « lumières de la raison » ; lire ne consiste plus à se mettre au contact *littéral* d'objets produisant de la lumière (comme le livre). Avec la cybernétique²², une nouvelle métaphore régit les outils : le *pilotage* des hommes par la technique. En cela, notre auteur hérite de la tradition sociale et syndicaliste du XIX^e siècle²³ dont les critiques portaient, entre autres, sur l'automatisation des tâches au travail et leur sous-traitance. L'archéologie « des actes corporels de perception »²⁴ est sa contribution à ce corpus critique des techniques capitalistes et industrielles : leur rôle est pointé dans cette « humiliation du regard, de l'odorat, du toucher [...] [et] de l'ouïe ».²⁵

²¹ Illich, *op. cit.*, 1993a, p. 196.

²² Illich, *op. cit.*, 1993b, p. 160

²³ Thierry Paquot, *op. cit.*

²⁴ Illich, *op. cit.*, 1993b, p. 160.

²⁵ *Ibid.*

C'est vers l'œil et le regard que portent ses efforts. Certes, Illich a consacré un essai à l'ouïe et à la place de la cloche au sein des villages, comme moyen de contrôle de l'espace par l'église, mais la seule étude d'ampleur consacrée à un sens concerne la vue. Historiquement et socialement valorisée en Occident, elle fournit les moyens de déplier un paysage de représentations, de positionnements et de domestication des corps par la société industrielle. En effet, c'est parce que « nous nous livrons à d'atroces débauches de consommation d'images et de sons afin d'anesthésier notre sens de la réalité perdue » qu'Illich entreprend sa grande étude. La « passion scopique »²⁶ qui s'est emparée de notre époque semble lui donner raison.

Je propose de suivre cet enseignement, en me concentrant sur l'étude de l'œil, du regard et de la lumière. Ce travail s'inscrit moins dans un souci de généralisation que d'opérationnalisation : le but est de vérifier qu'un tel angle est pertinent, avant d'étendre les tests sur d'autres terrains et d'autres corpus. C'est bien un « concept sensible »²⁷ qui fournit les moyens de se repérer dans la masse des signes à analyser, dont on *pressent* qu'ils pourraient être soumis à des concepts plus précis. Ainsi du Stabilo Boss et du dispositif d'annotation Readmill que j'analyserai maintenant. Ces deux objets sont d'autant plus pertinents qu'ils qualifient, standardisent, orientent et mettent en scène la lecture instrumentée, en plus de recourir à tout un vocabulaire de la lumière et de l'émanation. À priori, ils semblent donc être une métamorphose de la lecture instrumentée qui aurait rencontré la culture industrielle.

Approche communicationnelle de l'éthique perceptive (1) : le Stabilo Boss ou l'hyperpublicitarisation de l'impensé du texte

En 2013, pour fêter les quarante ans de sa marque, Stabilo a lancé un site Internet, présentant les différents instruments de sa gamme et notamment de son produit vedette, le Stabilo Boss :

²⁶ Éric Letonturier, Brigitte Munier, « Introduction. La sensorialité, une communication paradoxale », *Hermès*, 2016/1, 74, p. 17-24.

²⁷ Herbert Blumer, « What is Wrong with Social Theory? », *American Sociological Review*, 1954, vol. 19, 1, p.3-10.



Figure 1 - Le Stabilo Boss²⁸

Avec le Stabilo Boss, on a affaire à un « piège pour le regard » dirait Illich²⁹, à un « monde d'images » qui cache « l'image du monde » et plus précisément la complexité écologique des pratiques d'annotation³⁰, ici ramenées à une figure métonymique (le Stabilo) et à un marqueur social (le surlignement de couleur jaune), qui résumerait à lui seul l'activité scripturale et trônerait en maître sur tous les autres instruments d'écriture.

La lumière ne vient ici ni du livre ni de l'œil : elle semble jaillir du silex de l'écriture grâce auquel le texte, s'embrasant, gagnerait en intelligibilité, apparaîtrait dans sa vérité épiphanique. Ce gain supposé s'articule autour de deux mouvements : la libération de la lumière et son incorporation par l'intermédiaire de l'œil dont les défaillances seraient palliées pas seulement par un outil, mais par un instrument ³¹qui s'apparente ici à une « phénoménotechnique » (Bachelard), capable de rendre visibles et le texte et l'intimité du lecteur, en renouant supposément avec les théories monastiques de l'émanation décrites par Illich. C'est évidemment une *mythologie*, au sens de Barthes : le jaune et la lumière ne sont ici que des signes iconiques inféodés³² au fluo, cet archétype de la culture industrielle et marchande.

²⁸ Source : <http://www.stabilo.com/fr/sp/dossiers-pratiques>, le 10/05/2013.

²⁹ Ivan Illich, « Surveiller son regard à l'âge du "show" » (1993a) dans *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004.

³⁰ Jahjah Marc, « La place de l'annotation dans les écrits de travail : une approche écologique et critique », *Mediadoc*, 2016.

³¹ Bachimont propose dans *Le Sens de la technique* (Les Belles Lettres, Paris, 2010) une distinction utile entre « outil » et « instrument » : le premier permet d'atteindre certaines fins en apportant une spécialisation fonctionnelle dont l'homme ne dispose pas naturellement (p. 36) tandis que le second est un médiateur de la perception. Il l'élargit, lui permet de mesurer le monde et de lui donner prise sur lui, comme peut le faire le microscope.

³² On doit sans doute cette instrumentalisation de la lumière à l'évolution de sa représentation du 18^e au 20^e siècle. Cette période est en effet marquée par le développement de technologies (le bec à gaz, l'éclairage public, le réseau électrique, l'écran informatique) et de révolutions scientifiques et picturales qui conduisent à un affranchissement progressif de la figure tutélaire du soleil. Ce phénomène fut amorcé au tournant des XII^e-XIII^e siècles montre Illich, alors que les « lumières de la raison » commencent à se distinguer des lumières de la foi, sans que la séparation ne

Comment aborder ce spectacle visuel, cette « forme spectacle »³³ de l'instrument d'écriture, cette articulation manifeste entre le culturel et le cultuel ? A priori, une telle stratégie de monstration dément l'approche sémio-communicationnelle du texte d'Emmanuel Souchier. Selon lui, en effet, les textes dans notre société subissent un processus de disparition : alors qu'ils sont omniprésents dans notre espace visuel, nous ne les voyons matériellement plus ; nous sommes traversés par leur signification. Cette transparence n'est évidemment qu'apparente et nous savons bien qu'une simple variation typographique peut avoir des effets considérables sur le sens d'un énoncé. Dans la publicité de Stabilo, au contraire, le texte est manifestement *surpensé* : il est censé apparaître dans sa vérité épiphanique, « sauter aux yeux ». À y regarder de plus près, pourtant, nous sommes en présence d'un phénomène d'« hyperpublicitarisation »³⁴ : ce processus consiste à faire d'un produit donné un spectacle visuel en détournant le consommateur de son aspect strictement marchand. Dans notre cas, la publicité se culturalise et adopte un argumentaire scientifiste qui éclairerait sous un nouveau jour la nature même du Stabilo : ce ne serait pas un simple instrument d'écriture ; ce serait, bien plus, une « ruse », au sens antique du terme³⁵, c'est-à-dire un moyen (une *technè*, comme le feu) qui permettrait aux hommes de se hisser au-dessus de leur condition humaine et d'aller au-delà de leurs limitations perceptives et cognitives. Le texte relaie ainsi l'image pour lui permettre d'acquérir de nouvelles valeurs : avec le Stabilo, nous bénéficions d'un savoir-faire prométhéen. L'hyperpublicitarisation naît d'une tension maîtrisée et dramatisée entre le geste naïvisé de l'usager et l'ensemble des moyens consentis à son élaboration. La marque en fait une figure métonymique (un si petit objet concentrerait un monde insoupçonnable de savoirs et de pratiques) en jouant de manière alternée sur le visible et l'invisible : comme la lumière, nous ne voyons pas la nature des propriétés qui nous aident à voir le texte dans sa « vérité ».

conduise à un refoulement de la figure divine. Avec le surligneur et l'écran informatique, ce processus est entériné : ils produisent leur propre lumière et font la célébration de leur puissance prométhéenne.

³³ Emmanuel Pedler et Jacques Cheyronnaud (dir.), *La forme spectacle*, Paris, Éditions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2018.

³⁴ Karine Berthelot-Guiet, Caroline Marti de Montety et Valérie Patrin-Leclère, « Entre dépublicitarisation et hyperpublicitarisation, une théorie des métamorphoses du publicitaire », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 2 octobre 2013, 36.

³⁵ Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence : La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, 2018.

Cette analyse éclaire très différemment ce que nous voyons réellement avec le Stabilo : certes, le texte apparaît surligné, alors même qu’il est socialement invisibilisé. Mais c’est pour mieux invisibiliser l’énonciation de Stabilo, qui est partout présente, bien qu’invisible : la marque de l’instrument d’écriture (le fluo) porte en fait le discours de l’entreprise sur les textes de la culture. Pour elle, ils sont en attente d’actualisation : ils n’existent et n’apparaissent qu’à partir du moment où ils passent sous le crible d’un imaginaire d’une technique scientifiée (« multiples innovations », « une technologie brillante d’ingéniosité »). Autrement dit : en surlignant un texte, nous activons et actualisons l’énonciation du Stabilo. Nous avons en fait affaire à une énonciation seconde invisibilisée qui invisibilise, à son tour, le texte censé apparaître sous cette énonciation seconde ; car nous le regardons avec les lunettes de Stabilo.

On voit ainsi combien la question de l’œil, du regard et de la lumière, articulée à des outils en Sciences de l’Information et de la Communication, offre des points de saisie fructueux dans l’étude de l’*éthique perceptive*. Loin de visibiliser le texte, les instruments d’écriture industriels le recouvrent de leur énonciation. Je propose de poursuivre l’analyse en testant de nouveau le notre concept (« éthique perceptive ») à un dispositif d’écriture sur tablette : Readmill.

Approche communicationnelle de l’éthique perceptive (2) : Readmill ou l’industrialisation et la spectacularisation des *hypomnemata*

Readmill fait plus largement partie d’un ensemble de dispositifs de lecture dits sociaux qui se sont développés depuis 2008 (Readmill, Kobo, Kindle, etc.). Ils permettent à leurs usagers de créer un profil, de surligner des parties de texte, de les partager ou de les commenter. Ces contenus produits par les usagers font dès lors l’objet d’exploitations diverses, de l’intégration aux pages web d’Amazon, pour améliorer son référencement grâce à des extraits de livres tirés de surlignements³⁶, à l’analyse statistique vendue à des éditeurs partenaires.

³⁶ Jahjah Marc, « Les marginalia de lecture dans les “réseaux sociaux” du livre (2008-2014) : mutations, formes, imaginaires », Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2014

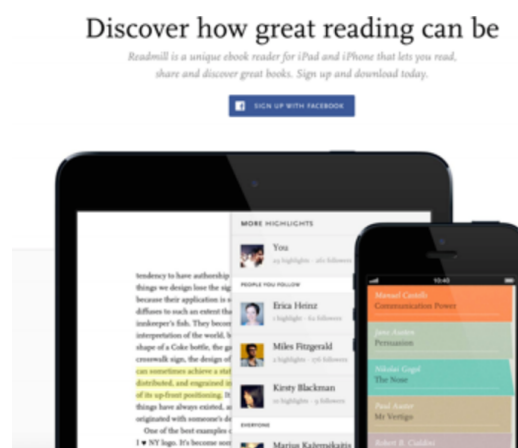


Figure 2 – Le dispositif de lecture-écriture Readmill sur support informatique³⁷

Highlights of the week - Smiles, Trust & Guts

Posted July 20, 2012

We take a weekly look at some of the best, most interesting highlights on Readmill. From silly to serious, we'll hand-pick some gems and help you find your next read.



Richard Ingram highlighted in Siddhartha

answer every naughtiness with a smile, every
insult with friendliness, every viciousness with
kindness



Alper Cugun highlighted in 1Q84 - Book Three

That's what the world is, after all: an endless
battle of contrasting memories.

Figure 3 – Surlignements d'utilisateurs sélectionnés par le dispositif Readmill sur son blog³⁸

Vendu en 2014 à l'entreprise Dropbox, Readmill valorisait les productions de ses lecteurs (des surlignements), en en sélectionnant par exemple un certain nombre sur son « blog », de manière hebdomadaire. Dans la figure ci-dessus, chaque écrit de lecteurs est accompagné de métadonnées (avatar, nom de l'annotateur, origine du livre), d'un titre générique (« Highlights of the week ») et d'un sous-titre thématisant le groupement d'annotations (ici, « Smiles, Trust & Guts ») ainsi que d'un paratexte explicitant les enjeux de cette éditorialisation (« help you find your next read »). On trouve également une indication précieuse : Readmill associe l'annotation à la lumière ou plutôt à l'or (« we'll hand-pick some gems »), signe que nous avons potentiellement affaire à une instrumentalisation des textes, comme l'avait décrit Illich (à partir du XII^e siècle, les textes deviennent des mines à explorer, desquelles on extrait des pépites).

³⁷ Source : <http://readmill.com/>, le 5/12/2013.

³⁸ <http://blog.readmill.com/post/27624654420/highlights-of-the-week-smiles-trust-guts>, le 25/08/2014.

Cette association sémantique se double d'une redondance graphique ou mimétique qui vient renforcer la valeur associée à l'annotation comme « pépite ». Dans l'histoire de l'annotation, cette articulation n'a rien de fondamentalement nouveau : les historiens des pratiques textuelles ont bien montré que l'annotation servait des objectifs moraux, notamment à la Renaissance ; elle devait permettre de participer à la formation de l'individu, grâce à l'« art d'extraire »³⁹, qui consistait à identifier des « perles de sagesse », à les consigner et à les méditer ; elles s'apparentaient donc à des « techniques de soi »⁴⁰, des *hypomnemata*. La différence – fondamentale – est de type énonciatif : Readmill médiatise la fabrication de ces énoncés.

Pour étudier une telle médiatisation, je propose de recourir une nouvelle fois à des outils tirés des Sciences de l'Information et de la Communication. De toute évidence, nous avons d'abord affaire à une « énonciation éditoriale » : d'un point de vue dénotatif, il ne s'agit que d'écrits de lecteurs, de surlignements effectués au cours d'une lecture à partir d'un dispositif technique. Ces « petites formes »⁴¹ sont ici recontextualisées à partir d'un geste éditorial qui en fait a priori des *hypomnemata*. En effet, ce geste s'efface, s'invisibilise, est minimisé au profit de l'annotateur, comme si le dispositif n'avait fait que sélectionner un ensemble d'écrits de lecteurs pour faire profiter à la communauté de ces « formes gnomiques », généralement énoncées au présent de vérité générale et qui circulent le plus souvent sans auteur. Mais il les regroupe d'une part et les thématise d'autre part : elles apparaissent désormais sous ce régime et de manière paradoxale puisqu'elles sont en même temps hyperindividualisées (nom, avatar, profil) et intégrées, sans le consentement des usagers, à un espace éditorial qui les dépossède énonciativement de leurs productions scripturales. En effet, cet « art d'extraire » est manifestement médiatisé par le dispositif ou plutôt l'*architexte* de Readmill (Figure 4) : un ensemble de cadres d'écriture suggèrent à l'utilisateur quoi dire (« comment on your highlight »), agencent ses énoncés (cases de saisie), assurent leur circulation et les met graphiquement et automatiquement en scène dans des images où ils sont ramenés à une dimension iconique. Leur

³⁹ Jean-Marc Châtelain, « Les recueils d'Adversaria aux XVI^e et XVII^e siècles : des pratiques de la lecture savante au style de l'érudition dans Frédéric Barbier et al. (eds.), *Études offertes en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin*, Genève, Droz, p.169-186, 1997.

⁴⁰ Popularisée par Foucault, la formule revient néanmoins à Pierre Hadot (voir *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995).

⁴¹ Etienne Candel, Valérie Jeanne-Perrier et Emmanuël Souchier, « Petites formes, grands desseins. D'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures » dans Jean Davallon (dir.), *L'économie des écritures sur le web*, Paris, Hermès-Lavoisier, p. 165-201, 2012, p. 34.

fonction est évidente : il s'agit, comme dans toute industrie médiatique et médiatisée⁴² de créer une relation avec le public et de le traiter comme une cible. En cela, les annotations répondent à des objectifs marketing.

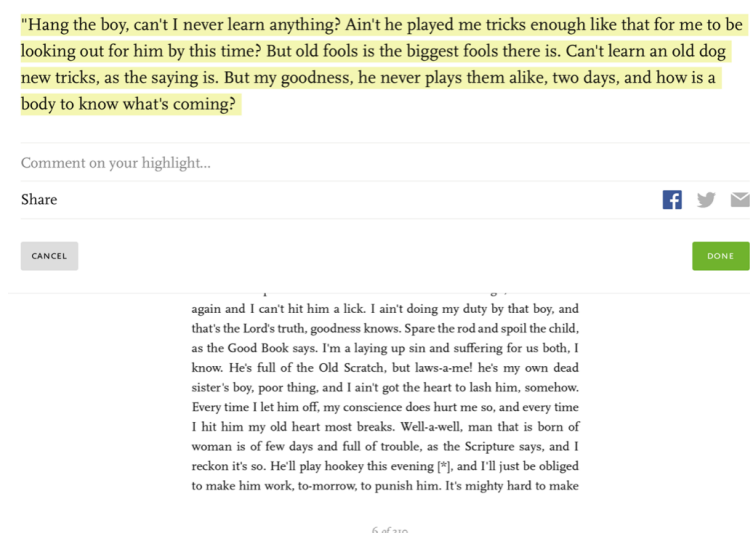


Figure 4 – La fabrication d'un surlignement avec Readmill.

Ce n'est donc qu'en apparence que le Stabilo ou Readmill mettent à notre disposition des techniques de soin de l'âme, qui étaient fréquentes dans l'antiquité. L'œil est ici réduit à la contemplation d'un spectacle lumineux et les annotations à des ressources productives, qui doivent d'ailleurs moins nourrir le scripteur que le dispositif qui les lui fait produire. On peut ainsi considérer que l'un comme l'autre s'inscrit dans un « régime spectaculaire »⁴³ : une forme (le surlignement dans notre cas) est activée par des « individus mobilisés et concernés par cette forme »⁴⁴ qui peut finir par s'autonomiser, à mesure qu'ils circulent et bénéficient d'un effet de « décitation » pour reprendre une formule du philosophe analytique Quine. Cette « décitation » est paradoxalement manifestée par la mention du citeur : mobilisé par le dispositif, il ne fait qu'activer l'énonciation de ce dernier ; il cite moins qu'il est lui-même cité par l'architexte dont il devient une émanation ou une occurrence.

Au terme de ce parcours, on retiendra que la lecture instrumentée s'inscrit non seulement dans un régime d'instrumentalisation, mais, bien plus, dans celui de l'industrialisation et de la spectacularisation. Le recours à Ivan Illich permet de pointer l'ambiguïté de ce processus :

⁴² Yves Jeanneret, *Critique de la trivialité*, Paris, Paris, Éditions non standard, 2014.

⁴³ Emmanuel Pedler et Jacques Cheyronnaud (dir.), *La forme spectacle*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2018.

⁴⁴ *Ibid.*

contrairement à ce que l'on pourrait croire, elle n'oppose pas caricaturalement la culture scolastique à la culture industrielle ; en fait, cette lecture industrialisée est l'un des avatars de l'« âge des systèmes » amorcé au XIII^e siècle par la scolastique dont Illich pointe les effets. Autrement dit : la lecture scolastique n'est pas l'apanage des professionnels du savoir ; c'est un *paradigme* qui s'est imposé au point de devenir l'accès hégémonique à tous nos savoirs.

Conclusion : une économie politique de la lecture scolastique

Parmi l'ensemble des travaux et des savants historiques qui ont travaillé sur les sens, pourquoi choisir Illich comme un nouveau point d'entrée dans l'étude de la « culture numérique »⁴⁵ ? Car c'est bien d'un processus civilisateur dont il s'agit, qui fait suite à la « culture imprimée » et qui consiste à faire de l'« anthologie »⁴⁶ l'unique rapport aux sources. En ce sens, la culture numérique, dans son versant industriel et scolastique, entérine un phénomène né après la mort d'Hugues de Saint-Victor, à savoir la fragmentation, l'instrumentalisation, l'anthologisation, l'industrialisation et la spectacularisation du texte. Illich permet précisément d'en suivre les transformations et d'en situer les enjeux à partir d'un angle inédit, l'étude de la lumière, de l'œil et du regard. Son « éthique perceptive » constitue une contribution originale à la théorie critique, qui fournit des pistes riches et solides aux Sciences de l'Information et de la Communication pour penser l'industrialisation des savoirs.

Nous avons testé cette hypothèse et ces outils conceptuels sur deux objets : le Stabilo Boss et le dispositif informatique Readmill. L'entrée par l'« éthique perceptive » d'Illich permet de montrer combien la lecture instrumentée, le savoir universitaire et scolastique, sont aujourd'hui mis en scène, mis en signe et captés par la culture industrielle, qui cherche sans doute à s'en approprier les valeurs. Mais ces dernières ont-elles pour autant été perverties ?

Car la critique d'Illich ne conduit pas à identifier caricaturalement des oppresseurs et des opprimés et à déplorer une mainmise marchande, même s'il s'y livre parfois. En montrant que le capitalisme n'est que le point d'aboutissement de l'« âge des systèmes », né au XIII^e siècle avec le monde scolastique, il complexifie le débat : ce sont des trajectoires et des destins entremêlés. Autrement dit : les travaux d'Illich invitent plutôt à mener une « économie

⁴⁵ Milad Doueïhi, *La Grande conversion numérique*, Paris, Seuil, 2008.

⁴⁶ *Ibid.*

politique »⁴⁷ de la lecture scolastique, c'est-à-dire à rendre compte des ajustements complexes entre les mondes sociaux (universitaires, industriels, commerciaux, etc.) grâce auxquels l'instrumentalisation marchande des fragments textuels est devenue possible.

Dans cette perspective, la « lecture scolastique » ne désigne plus un type de lecture, mais un modèle d'accès au savoir, dont on peut questionner l'hégémonie et les effets lorsqu'ils invisibilisent d'autres formes d'accès, de savoirs, de phénomènes ; en cela, l'« éthique perceptive » rejoint le projet de l'éthique au sens où l'entendait Wittgenstein⁴⁸. En effet, le plaidoyer en faveur des « outils conviviaux » impose de réfléchir à des espaces où l'accès aux savoirs ne passerait pas par leur instrumentalisation, comme nous y invite le mouvement des biens communs⁴⁹ dont Illich avait montré leur pertinence dès les années 1980 :

Dans les communaux peut se dresser un chêne. Son ombre, en été, accueille le berger et son troupeau ; ses glands nourrissent les porcs des paysans du lieu ; ses branches servent de combustible pour les veuves du village ; au printemps, on en coupe quelques rameaux pour orner l'église ; et, au crépuscule du soir, il peut abriter l'assemblée des villageois.⁵⁰

Enfin, Illich permet de mesurer le poids des métaphores dans la construction des topographies mentales⁵¹ : la cybernétique, à travers le « pilotage » des hommes, a participé de la consolidation de l'« âge des systèmes ». La métaphore gloutonne⁵² qui structure une *certaine*⁵³ culture numérique, impose de nourrir la machine en productions scripturales ; elle rejoint le modèle instrumental. La réactivation des métaphores spatiales (le nid, le coin, etc.), qui disent

⁴⁷ Yves Jeanneret, *op. cit.*

⁴⁸ « Ainsi, au lieu de dire : “L'éthique est l'investigation de ce qui est bien”, je pourrais avoir dit qu'elle est l'investigation de ce qui a une valeur, ou de ce qui compte réellement, ou j'aurais pu dire que l'éthique est l'investigation du sens de la vie, ou ce qui rend la vie digne d'être vécue, ou de la façon correcte de vivre. » Voir *Leçons et conversations*, Folio essais, 1966, p. 143-144.

⁴⁹ Voir, entre autres, Charlotte Hess et Elinor Ostrom (dir.), *Understanding Knowledge as a Commons : From Theory to Practice*, The MIT Press, 2011.

⁵⁰ Illich Ivan, « Le silence fait partie des communaux » (1982), *La Perte des sens*, Fayard, 2004, p. 58.

⁵¹ La sémiotique nous y invite également depuis peu. Dans *Le Tournant sémiotique* (Paris, Hermès, 2008), Fabbri propose en effet de travailler à une articulation entre la sémiotique et l'hypnose qui, selon lui, met au jour la structure métaphorique de nos appareils psychiques.

⁵² Milad Doueïhi, « Entretien avec Milad Doueïhi », Entretiens du Labex Obvil, en ligne : <http://obvil.paris-sorbonne.fr/carnet-de-recherche/entretiens/entretien-avec-milad-doueïhi>, 26 avril 2016.

⁵³ Cette culture a en effet tendance à être auscultée sous le seul angle industriel, comme si elle était homogène. D'autres modèles existent cependant. Dans *The Cathedral and the Bazaar* (1997), E.S Raymond, l'un des fondateurs de l'Open Source, livre une cartographie de l'un d'entre eux. Il plaide ainsi pour des logiciels (dits) ouverts, que l'on pourrait commenté et corrigé, à l'inverse des logiciels propriétaires, élaborés par des experts pour des usages massifiés. Cette notion peut sans doute être rapprochée des « outils conviviaux d'Illich pour qui l'utilisateur doit rester maître de ses outils, sans le laisser uniquement aux mains des spécialistes.

notre expérience intime du monde (Bachelard, *La Poétique de l'espace*, 1958), fournit peut-être une alternative à la métaphorisation scolastique des savoirs.

Bibliographie

Karine Berthelot-Guiet, Caroline Marti de Montety et Valérie Patrin-Leclère, « Entre dépublicitarisation et hyperpublicitarisation, une théorie des métamorphoses du publicitaire », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 2 octobre 2013, 36.

Philippe Bouquillion et Thomas Matthews Jacob, *Le Web collaboratif : mutations des industries de la culture et de la communication*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2010.

Étienne Candell, Valérie Jeanne-Perrier, Emmanuël Souchier, « Petites formes, grands desseins. D'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures » dans Jean Davallon (dir.), *L'économie des écritures sur le web*, Paris, Hermès-Lavoisier, 2012, p. 135-166.

Marcel Détienne et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence : La mètis des Grecs*, Éditions Flammarion, Paris, Éditions Flammarion, 2009 [1974].

Milad Doueihi, *La Grande conversion numérique*, Paris, Seuil, 2008.

- *Pour un humanisme numérique*, Paris, Seuil, 2011.

Ivan Illich, « Le silence fait partie des communaux » (1982), *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004.

- « L'alphabétisme informatique et le rêve cybernétique » (1984), *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004.
- « Le haut-parleur sur le clocher et le minaret » (1990), *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004.
- *Du lisible au visible : La Naissance du texte, un commentaire du « Didascalicon » de Hugues de Saint-Victor*, Paris, Cerf, 1991.
- « Surveiller son regard à l'âge du "show" » (1993a), *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004.
- « Hommage à Jacques Ellul » (1993b), *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004.
- « Passé scopique et éthique du regard. Plaidoyer pour l'étude historique de la perception oculaire » (1995), *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004.
- « Le silence fait partie des communaux », *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004.

Jahjah Marc, « Les marginalia de lecture dans les "réseaux sociaux" du livre (2008-2014) : mutations, formes, imaginaires », Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2014

- « Des énoncés sans énonciateurs ? Du surlignement à la citation dans le dispositif Kindle d'Amazon », *Semen*, 2016a.
- « La place de l'annotation dans les écrits de travail : une approche écologique et critique », *Mediadoc*, 2016b.

Yves Jeanneret, « Écriture et médias informatisés », dans Anne-Marie Christin (dir.), *Histoire de l'écriture : de l'idéogramme au multimédia*, Paris, Flammarion, p. 395-402, 2012.

- *Critique de la trivialité*, Paris, Editions Non Standard, 2014.

Yves Jeanneret et Emmanuel Souchier, « Signes passeurs » dans Ablali Driss et Ducard Dominique (dir.), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009.

Thierry Pacquot, *Ivan Illich : une introduction*, Paris, La Découverte, 2012.

Emmanuel Pedler et Jacques Cheyronnaud (dir.), *La Forme spectacle*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. Enquête, 2018.

Dominique Poirel, « Prudens lector », *Cahiers de recherches médiévales*, 17, 2009, p. 209-226.

Emmanuel Souchier, « Histoires de page et pages d'histoire » dans Anne Zali (dir.), *L'aventure des écritures, t. 3, La page*, Paris, Éditions de la BnF, p. 19-55, 1999.

- « Livre numérique ou écrit de réseau ? » dans Anne Zali (dir.), *La Grande aventure du livre. De la tablette d'argile à la tablette numérique*, Paris, BnF/Hatier, p.32-36, 2013.

Souchier Emmanuel et Adeline Wrona, « L'impensé du texte. Pour une approche sémiotique du texte, entre "image du texte", rhétorique & médiation » dans Karine Berthelot-Guiet et Jean-Jacques Boutaud (dir.), *Sémiotique, mode d'emploi*, Le Bord de l'eau, 2015, p. 173-189.